

## ENTRETIEN AVEC E. SAVITZKAYA, LIEGE-96.04.30

*José Domingues de Almeida*

Dans un récent essai critique et polémique sur la culture et la littérature françaises - **Le Crépuscule de la Culture Française?** - J.-M. Domenach s'en prend au malaise dans la civilisation et élit le roman comme indice de la décadence. Selon lui, le roman dégénère, régresse et s'installe dans la platitude.

«[...] abus du flash-back, de l'onirique et de tous les moyens d'éviter la discipline du récit, la construction des personnages et la véracité des dialogues».

Il ne vous cite pas. Il ne vous a peut-être pas lu. Cependant, J.-P. Amette, dans *Le Point*, prend votre défense et parle de génie. Comment voyez-vous le roman actuel et votre plus récente écriture?

*Eugène Savitzkaya*

Moi, je pense que dans le roman, la forme romanesque, tout est permis. Remarquez qu'il n'y a pas de règles précises parce qu'elles ont explosé depuis longtemps. Le roman, ce qu'on appelle le roman traditionnel, le roman qui est basé sur une intrigue, où il y a une construction de personnages, une psychologie de personnages est un peu dépassé, je crois qu'il n'a plus de raison d'être, vraiment. La prose..., en tous cas je préfère ce mot-là... Pour moi, le roman, tel que je le conçois, n'a pas une forme précise. Donc, en fait, c'est de la prose. C'est pour faire la différence avec la poésie.

C'est une aventure... Je pense que, quand on s'engage à écrire un roman, ce n'est pas trop utile de savoir où on va... Il n'y a pas de charpente. C'est une exploration à travers les mots, de choses que j'ai vécues, forcément. Ce n'est pas utile d'écrire des fables construites de choses inventées. Les éléments, on les a sous la main. On a sa propre vie; on a la vie des autres. On est tellement au fait d'une partie de ce qui se passe dans le monde, même si elle est construite, jamais expliquée en finesse (ces événements politiques, et tout ça...). On a quand même une sorte d'ouverture et de connaissance par les médias, par les journaux, de ce qui se passe. Et ça, c'est un matériau. C'est un matériau essentiel. Je ne vois pas vraiment l'utilité de faire des romans à la Balzac. Je suis tout à fait contre. Je pense que le roman français utilise toujours les recettes du roman du XIXe. Pourquoi cette forme-là est toujours bonne, valable pour décrire la réalité actuelle, ce qui se passe dans le monde actuel? Moi, je crois qu'il

faut toujours trouver de nouvelles formes. Les règles s'inventent pour chaque livre, je pense.

*J.D.A.* «On peut coller l'étiquette roman sur n'importe quoi et nos contemporains ne s'en privent pas». Les genres codés, bien définis ont-ils encore du sens, selon vous?

*E.S.* Je pense que non... Vous pouvez faire du théâtre avec n'importe quel type de texte. Même des journaux, même des articles de journaux peuvent servir à une pièce de théâtre.

*J.D.A.* C'est du langage, alors?

*E.S.* C'est du langage, de toute façon. C'est une manière de faire avancer le langage. Je veux dire... pour le faire avancer, il faut s'en servir, l'utiliser, un peu le malmener. Une des fonctions, quand même, de l'écrivain, c'est de transformer la langue, de jouer avec cette langue-là! Pour écrire... pour avoir le goût de suivre le travail d'écrivain, il faut être révolté... et la première révolte, c'est quand même contre la langue dans laquelle on a vécu, on a été éduqué.

Bon, ce n'est pas ma langue maternelle, mais c'est une langue où j'ai grandi puisque je l'ai apprise... j'ai fait l'effort de l'apprendre. Donc, c'est devenu une langue dans laquelle j'ai envie de m'exprimer... et c'est une langue que j'ai envie de changer.

Une langue ne peut pas être figée. Il y a certains codes grammaticaux, syntaxiques qui sont utiles pour me faire comprendre... Le genre, par exemple, théâtral, s'impose des codes incroyablement rigides... c'est comme s'accrocher à une bouée et puis, c'est tout... on ne s'écarte pas.

Tout ça, ça doit s'inventer. Il y a des moments où il ne faut pas avoir peur de chavirer trop fort parce que ..., de toutes façons, il y a toujours un recul; il y a toujours une régression. On avance un peu, pas à pas, en tâtonnant, en piétinant un peu..., mais c'est très important de ne pas craindre de démolir une langue, parce qu'elle est faite pour ça. Elle est faite pour être démolie, restructurée, retravaillée... Il faut refaire les structures.

*J.D.A.* Votre écriture a subi, depuis vos premières publications, toute une métamorphose. On vous disait illisible, automatique, vitaliste dans vos premiers poèmes; vos romans étaient «nouveaux», mythiques, anthropologiques, autobiographiques. Vous voilà discipliné, précis, serein, ancré dans le quotidien. Où situer le «mur mitoyen», pour reprendre une expression bien à vous, de cette évolution?

E.S. Le mur mitoyen... Je me suis aperçu que, - alors qu'en écrivant, je m'adresse à tous -, je suis vraiment lu par peu de gens. Et par des «spécialistes». Je trouvais ça révoltant d'être accaparé par des «spécialistes de la littérature», qui sont essentiellement des universitaires, mais aussi d'autres: des journalistes qui se vantent de lire de choses difficiles et de les comprendre. Mais, qui ne font pas passer... Dire de quelqu'un , écrivain, qu'il est «illisible», et que, malgré tout, eux, peuvent le lire, c'est énervant.

J'ai envie de casser cette espèce d'image d'écrivain à l'écart, «illisible», pratiquant «l'art pour l'art»... Ce n'est pas du tout ça. Quand j'écris, je m'adresse à quelqu'un ..., - d'abord, je m'adresse à des gens proches; et puis, à des inconnus, quand même -, je veux instaurer une conversation. Donc, si on veut instaurer une conversation, il faut parler de façon claire.

Donc, tout ça s'est petit à petit décanté. Il y a eu un moment où j'ai décidé de prendre une contrainte, c-à-d d'utiliser le moins de mots possibles, et de ne pas avoir «tout dit dans un livre», si vous voulez, comme je voulais le faire avant, d'englober le monde entier dans un seul livre, mais de donner quelques éléments d'une vie. Des éléments qui sont peut-être, je ne sais pas... 1% de ce qui est possible de dire, et ça suffit. Ça donne un cadre. Aux autres, aux lecteurs de faire le travail de recomposer avec leurs éléments à eux, leur vie à eux... Je crois que j'offre peut-être plus de participation aux lecteurs.

J.D.A. Vous dites, dans un entretien, que «[...] nous ne sommes pas loin de l'origine». Voilà, je crois, un thème qui vous hante. **La folie originelle**, **Marin mon cœur**, et même **En vie** rattachent le quotidien, l'événement, l'avènement au passé, à l'avant, aux premiers temps. Vous avez la nostalgie de l'origine?

E.S. Non, pas trop... Ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est la «nuité» des choses, une sorte de «premier état». C'est toujours un premier état. Ce n'est pas utile d'aller le plus loin possible parce que l'origine, on ne la connaît pas. Mais, ce qui est intéressant, c'est de voir, d'essayer d'appréhender les choses dans leur état premier avant..., ne pas traiter de la façon dont on juge les choses, mais juger les choses telles qu'elles sont, hors contexte, un petit peu...

J.D.A. **En vie** ressemble à une liturgie des actions et des tâches ménagères, quotidiennes. Certains y ont vu de la névrose; d'autres du magnétisme et du génie. Vous tendez à «poétiser» ces tâches instinctives, utilitaires. Le quotidien donne à penser? Les rituels, le pourquoi de nos actes les plus insignifiants vous inspirent?

E.S. Tout m'inspire... le moindre geste m'inspire. A un moment donné de ma vie, je me suis rendu compte... je suis devenu vraiment sédentaire; vivant ici, avec des enfants..., en fait, la pensée... avec autant de possibilités de conditionner à partir d'éléments, de matériels un peu minimes. Il suffit d'avoir un objet de réflexion pour que la pensée...

J.D.A. Le quotidien?

E.S. ... Voilà. Le quotidien... Je ne fais pas la louange des gestes quotidiens...; mais, il sont là. Je fais mon travail avec les moyens du bord.

J.D.A. Ça vous dépasse, ces répétitions?

E.S. Non, non! J'ai une profonde estime pour ceux qui peuvent vivre chaque geste «au maximum»..., sans attendre d'événements exceptionnels. On peut très bien... faire travailler le cerveau à partir de choses qui sont essentielles; qui forment, en fait, au moins 90% (*nonante*) de notre vie; qui est formée de ces gestes-là... des gestes qu'on refait, qu'on recommence. J'ai appris beaucoup de choses en étant vigilant et attentif à ces gestes-là. Mais, ce n'est pas des gestes «exemplaires»..., simplement, j'ai essayé de donner la preuve que toute cette existence-là est intéressante. L'existence globale, toute l'existence à partir des gestes qu'on fait parfois.

J.D.A. «Mon enfance perdue est mon seul avenir, mon seul but véritable et cohérent». Ce fut le fil conducteur de **Mentir**, de **La Disparition de Maman**, de **La Traversée de l'Afrique** et d' **Un jeune homme trop gros**.

L'enfance, votre enfance en tant que réservoir personnel et symbolique, vous l'avez épuisée en la glosant? Ou, pensez-vous y revenir?

E.S. Sans arrêt, je crois que j'y reviens régulièrement. Ça reste..., cette parole, celle-là, comme une phrase «Mon enfance perdue...» ... (*hésitation*).

Je m'aperçois de plus en plus qu'elle n'est pas perdue; elle est très près. Je me suis aperçu en regardant naître mes enfants, et grandir mes enfants que, en fait, je n'étais pas très loin d'eux et que, simplement, ils me permettaient de rafraîchir ces choses...

C'est une parole d'adolescence, celle-là, à laquelle je reste fidèle. Je pense que les choses vécues pour la première fois marquent toujours. Ça reste un matériau qui permet de vérifier si on est toujours...

J.D.A. Comme la naissance d'un enfant?

E.S. Oui, voilà... Ça permet de vérifier quelles sont les fondations..., quelle est la «base». C'est bien de pouvoir avoir, sans arrêt, accès à cette période de la vie. Mais ça, en écrivant, ça m'a permis, sans arrêt, de renouveler, de raffaîchir ces vieilles choses, un peu anciennes... ce matériel un peu ancien.

J.D.A. Vos «romans» font cohabiter des dichotomies traditionnelles de la pensée logocentrique et rationaliste occidentale: violence et innocence, corps et esprit, cerveau et main, corps et outils, interdit et viol, humain et animal, vie et mort, animé et inanimé,...

Cela trahit-il votre vision cosmologique personnelle, une nostalgie de l'unité humaine perdue?

E.S. Je n'arrive pas à dissocier des éléments de la vie.

J.D.A. Mais, c'est ce que la pensée occidentale a toujours fait.

E.S. Oui, c'est ça... Mais, bon (*hésitation*)..., c'est comme ça. Avec quel matériau travailler sinon avec les livres que vous avez écrits, dans la pensée occidentale, puisque j'en fais partie... C'est là dedans que j'ai été baigné...

J.D.A. Vous la contredites, malgré tout...

E.S. Oui, je la contredis. C'est plaisant, ça aussi... Mais, en même temps, c'est un peu intéressant de poursuivre les éléments... (*hésitation*). Je pense que, quand on écrit, c'est quand même pour se rattacher aussi à des éléments d'une culture. L'occidentale, elle, est restée prégnante pour moi. Je ne peux pas m'extraire et choisir une philosophie orientale parce que je ne la connais pas; et elle n'est peut-être pas,- comment dire?-, faite, adaptée à ce monde occidental. Je veux, en fait, pouvoir continuer à penser avec tous les moyens du bord, ce que j'ai sous la main, ce que j'ai écrit, ce que j'ai entendu.

J.D.A. Que retenez-vous de vos origines slaves? Quels liens vous unissent encore à ces contrées?

E.S. Peu de choses: des contes, des histoires,... ce que mes parents m'ont raconté. Je n'y suis jamais retourné. Je vois seulement par les médias comment évoluent ces pays. Je ne me suis jamais rendu sur place.

J.D.A. Ce n'est pas un lien vital?

*E.S.* Non, mes parents ayant eux-mêmes coupé les ponts, je n'ai pas cherché... Leur terre d'asile est devenue ma terre d'attache; c'est tout.

*J.D.A.* Vos «romans» y retournent parfois.

*E.S.* Peut-être que le fait d'avoir été élevé, au moins jusqu' à six, sept ans, baigné dans deux langues, - le russe et le polonais -, ça a dû quand même... je ne sais pas quelle est l'influence. Je pense que c'est davantage des histoires, des contes, des choses comme ça qui sont restées gravées dans ma mémoire.

Leur pays, au moment où ils l'ont quitté, il me l'ont raconté. Ils m'en ont transmis une partie. Mais, le reste, on est obligé de le perdre.

*J.D.A.* Vos «romans» fuient ou omettent les cadres et les scénarios modernes, industriels, urbanisés ou massifiés. Cela correspond-t-il à une option du hasard; ou à une prise de position idéologique, politique et éthique devant les menaces de la Modernité? Comment vivez-vous le monde moderne?

*E.S.* Il y a des moments où je le vis bien; d'autres où...

*J.D.A.* «se préserver» revient constamment dans votre dernier «roman». De quoi vous préservez-vous?

*E.S.* Je ne me préserve pas trop du monde. Je vis dans une ville, d'abord. Je ne suis pas venu vivre à la campagne. Je n'ai pas envie de fuir. (*regard par la fenêtre où défilent trains, et voitures sur l'autoroute*) j'ai le train là, l'autoroute. J'ai les camions qui passent, qui défilent devant mes fenêtres. Ça ne m'intéresse pas de m'écarter de ça. Ce qui m'inquiète davantage, c'est cette pensée qui stagne en Occident... les institutions,... les choses comme ça... la langue de bois. Voilà, ça, c'est des choses qui m'énervent.

L'industrie... Je me promène dans cette ville. Je ne vais pas au centre de la ville. Je vais du côté de la sidérurgie, de la Meuse. C'est un pays que je connais, que j'ai toujours vu comme ça.

*J.D.A.* Ça ne se reflète pas dans votre écriture.

*E.S.* Je ne sais pas. J'ai déjà parlé de mines, par exemple... Ça n'a pas été compris comme ça. J'ai parlé du terrain; j'ai parlé d'ici; j'ai parlé de la terre, du schiste qui compose ce sol de Liège en grosse partie. Je l'ai dit d'un façon globale.

La modernité à tout prix ne m'intéresse pas, tout simplement! Je ne pense pas... (*hésitation*) où nous allons, ce qui va remplacer le livre écrit... cybernique (*hésitation et rires*). Ça me fait un peu rire...

D'abord, la littérature, et l'art aussi, ça doit être fait avec des éléments... Il faut avoir une attache matérielle. L'actualité ne m'intéresse pas beaucoup. Enfin, la télévision, maintenant, je ne la regarde pas. Alors que, quand même, j'ai appris des choses... de temps en temps... des bonnes émissions. J'ai appris des choses que je ne connaissais pas. Si on sait l'utiliser de manière à s'instruire... tout ça, c'est bien.

J.D.A. Dieu semble l'absent de vos «romans». Un rapport au sacré, au religieux ou au liturgique est parfois exprimé. Une pensée mythique sous-tend votre démarche. L'univers y est souvent mystérieux et féérique. Quel est votre rapport au sacré?

E.S. Pour moi, beaucoup de choses sont sacrées, à commencer par les enfants, les êtres humains. Pour moi, c'est sacré. J'ai une bienveillance, même s'ils m'énervent. J'ai un respect. Pour moi, le sacré est partout. Ce n'est pas utile pour moi de le canaliser...

J.D.A. Dans un crédo?

E.S. Je n'ai pas suivi une pensée... Je ne me suis pas intéressée à la théologie. C'est quelque chose que j'ai évité, je ne sais pas pourquoi. Tout simplement peut-être, parce que je n'ai pas trouvé d'interlocuteur valable pour parler de ça. Ou, tout simplement, parce que ça viendra plus tard, avec le temps..., si j'ai envie de m'interroger sur la présence divine...

J.D.A. Que l'on vous écrive du Portugal pour vous dire, à tout hasard, que votre écriture construit du sens et que votre imaginaire séduit, cela vous semble être le destin de vos livres une fois livrés au partage et à la jouissance des lecteurs? Pourquoi et pour qui écrivez-vous?

E.S. J'écris pour des proches, pour ceux qui m'ont déjà lu; qui attendent quelque chose... En fait, en écrivant, c'est une manière de partager, aussi, la vie commune, d'être nécessaire, d'apporter des éléments, des suggestions pour attendre une réaction. J'ai perdu le fil (*trou de mémoire*).

J.D.A. Vous écrivez pour...

E.S. Oui, c'est ça; pour des inconnus. Un garçon m'avait écrit il y a quelques années en disant que sa mère achetait souvent des lots dans les brocantes, des bibelots... (il fallait tout prendre). Il y avait des livres de

poésie moderne. Les bibelots restaient dans le salon. Ils garnissaient la table. Et les livres étaient montés au grenier. Et lui, enfant, jeune (13/14 ans) allait dans le grenier récupérer les livres. Il a trouvé les premiers textes poétiques publiés chez Seghers, chez Bourgois... Je pense que ce qui est intéressant, ce n'est peut-être pas ce qui peut arriver quand le livre paraît. Mais, c'est la vie d'après, la redécouverte. Ça va très vite, surtout pour des textes poétiques... C'est des choses qui disparaissent très vite de la scène moderne puisqu'il y a d'autres choses prépondérantes, mais ça revient pour la redécouverte.

J.D.A. On vous écrit souvent?

E.S. Oui, c'est ça la conversation qui a, peut-être, commencé; qui est lente. C'est utile, puisque (*hésitation*) on se voit en chair et en os, pas uniquement ... pas par rencontre épistolaire, je n'y crois pas trop. En plus, je suis paresseux à répondre aux lettres. Mais, je pense que c'est comme ça que ça doit commencer. Je pense que le livre doit provoquer d'autres livres. Si j'écris aussi, c'est parce que j'ai envie de les poursuivre; éventuellement même de les corriger. Le livre donne envie... je ne sais pas... il faut prendre les mots de Michaux au mot, au pied de la lettre. Il dit: «écrivez dans mes lignes». C'est une invitation. Enfin, tous les livres proposent ça, même si les auteurs ne le disent pas clairement. Mais ils sont faits pour ça!

J.D.A. Et la littérature portugaise, vous connaissez?

E.S. Assez peu.

J.D.A. Pessoa?

E.S. Oui.